



Anachar Basbous un artiste prédestiné...

il n'aurait fait qu'un petit bout de chemin ensemble. À la mort de son père, Anachar a tout juste 12 ans. Mais l'atelier est toujours là. Joutant la maison, il lui ouvre ses portes telle une invite au monde de l'art. Déjà, enfant, il s'installait aux côtés du grand maître et dessinait du jouet avec la terre glaise. Aujourd'hui, il se rappelle encore ces petits objets taillés dans le bronze, fruits de ses premières "creations" alors qu'il n'avait que 16 ans.

Héritage et héritage culturel

«J'ai toujours voulu être architecte. Embrasser une carrière de sculpteur ne m'était jamais venu à l'esprit. Par ailleurs, je dois avouer que mon père ne m'a jamais "harcelé" dans ce sens.» (Fait rare pour l'époque)

Mais on n'échappe pas à son destin... ou à ses gênes, dirait-on aujourd'hui! Un an d'architecture... Anachar décroche, «Top de thèses et de mathématiques. Je m'inscrits pas en la matière, loin de là», reconnaît-il. Très bon en dessin et volume, il rejoint aussitôt l'École Nationale Supérieure des Arts Appliqués et Métiers d'Art à Paris. Seul institut, avec l'École des Beaux-Arts, à enseigner le décor mural. Un parcours de trois ans au bout duquel Anachar sera promu mosaïste. De retour au bercail, il retrouve son petit village et y monte son atelier.

De la mosaïque à la sculpture

Quatre années durant, il mène les tesselles, ces petites pièces de marbre, pierre, céramique, galet ou pâte de verre, éléments de base d'une mosaïque. Dans les techniques modernes, le panneau de mosaïque se conçoit avec plus de liberté. Plus grandes, les tesselles seront parfois en résine, cuivre ou fer forgé. Anciennement, leur dimension était de l'ordre du millimètre (entre 6 et 10). Un travail de fée. «Jeu à peu, j'ai abandonné les couleurs pour me consacrer aux formes. La mosaïque requiert énormément de patience, le travail est lent, minutieux et stressant. Sans compter qu'il s'effectue dans un espace intérieur. Alors que le sculpteur taille toujours sa pierre en plein air. Enfant, j'étais déjà fasciné par les gestes du sculpteur, fatigués mais si beaux, avec le marteau, le ciseau et le disque à amener.» Anachar Basbous a appris la sculpture sur le tas. Entouré de son père et ses oncles, il a été à bonne école. Son cheval de bataille? Le bas-relief, ce panneau qui se situe entre la sculpture, la gravure et le dessin. «Avec ce magnifique jeu d'ombre et de lumière que l'on crée à partir du relief et qui lui confère toute sa beauté. Mais la sculpture en trois dimensions reste la technique la plus noble parce que la plus vraie, la plus proche du réel.»

Il était une fois... un petit village

Sur la route de Smer-Jebel, balayé par les vents et surplombant la mer à 250 mètres d'altitude, se niche un bourg de quelque

340 habitants, parmi lesquels des artistes, inspirés par un site enchanteur. Ils y ont trouvé matière à... sculpter... de la pierre, du bois, comme autant de cadeaux de la nature. Leurs œuvres jalonnent la route du village de bout en bout. Michel, Alfred et Joseph Basbous ont donné à Rachana ses lettres de noblesse. «C'est un grand atelier, un "charnier". Mon père n'a pas voulu en faire un musée figé, mais le lieu de rencontre, le "home" de tous les amoureux de l'art. Rachana est un continuum, une mission.» Le symposium qui s'y tient chaque été l'illustre parfaitement: des sculpteurs de diverses nationalités sont invités à venir tailler la pierre sur place durant une quinzaine de jours. Leurs travaux accomplis, voire inachevés, n'en demeurent pas moins une empreinte qui restera à tout jamais gravée dans ce lieu qui leur est dédié: Village blanc des dieux... Et ce n'est peut-être pas par hasard que la "route des saints" - Hardini et Rafoa - passe par Rachana!

Un nom, un défi

Basbous... un nom, un village, un atelier. «Autant de cadeaux du ciel sans lesquels il n'aurait fallu une vingtaine d'années de plus pour en arriver là», reconnaît avec modestie Anachar qui va sur ses 33 ans. Et d'ajouter, mi-figue mi-nasim: «Le nom que je porte est aussi un défi! Mon père ayant placé bien haut la barre, la comparaison est souvent difficile à surmonter. Mon challenge aujourd'hui? Si mon nom m'a propulsé au devant de la scène, dès lors je dois me faire un prénom...» Les traditions perdurent d'une génération à l'autre, et les Basbous rendent toujours hommage à Rachana. Anachar est déjà père de deux enfants, Chana et Michel... Encore un héritage! Mais comme par hasard, et peu après la naissance de sa fille, il découvre que son prénom Chana existe aux États-Unis et qu'il aurait des origines indiennes. Mais encore, il a eu vent d'une certaine Chana, femme sculpteur russe! Le hasard fait bien les choses...

Maïenne Barakat